Le Cinémateur
un regard sur le monde

ECRAN TOTAL

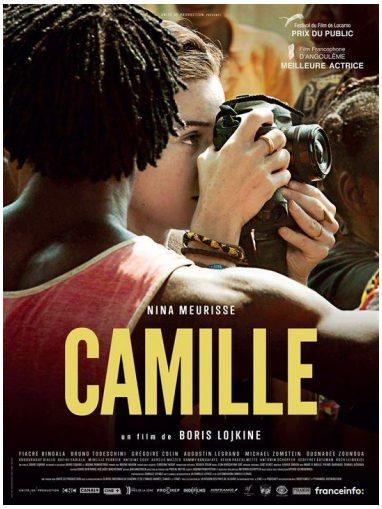
12 au 25 FEVRIER 2020

CAMILLE

de Boris LOJKINE

avec Nina Meurisse, Fiacre Bindala, Bruno Todeschini

1 h 30 – France-Centrafrique– Date de sortie : 16/10/2019 – Pyramide Distribution



Jeune photojournaliste éprise d'idéal, Camille part en Centrafrique couvrir la guerre civile qui se prépare. Très vite, elle se passionne pour ce pays et sa jeunesse emportée par la tourmente. Désormais, son destin se jouera là-bas.

Avertissement : des scènes, des propos ou des images peuvent heurter la sensibilité des spectateurs

. Lumières de la Presse Etrangère 2020 : **Prix Révélation de l'année** : Nina Meurisse

. Festival du Film Francophone d'Angoulême 2019 :
Valois de la meilleure actrice : Nina Meurisse

. Festival du Film de Locarno 2019 : **Prix du Public**

Boris Lojkine

Normalien, agrégé de philosophie, auteur d'une thèse sur « Crise et Histoire », **Boris Lojkine** décide, à l'issue de sa thèse, de quitter l'université. Il referme les livres et part au Vietnam où il avait vécu précédemment et dont il a appris la langue, pour y vivre l'aventure. Il y réalise deux films documentaires, **Ceux qui restent** (2001) et **Les Âmes errantes** (2005), deux films qui racontent, côté vietnamien, le deuil impossible des hommes et des femmes dont la vie a été traversée par la guerre.
Avec **Hope** (2014), sa première fiction, il change de continent pour se plonger dans l'Afrique des migrants. Le film est présenté à la Semaine de la Critique à Cannes et reçoit des dizaines de prix dans les festivals internationaux (notamment 2 Valois au festival d'Angoulême). **Camille** est son deuxième long-métrage de fiction.

À PROPOS DU FILM par Boris Lojkine (Extrait du dossier de presse)

Le 12 mai 2014, Camille Lepage accompagnait un groupe de miliciens anti-balaka sur lesquels elle réalisait un reportage photo. Ils circulaient en moto. Ils sont tombés dans une embuscade dressée par un groupe opposé, les Séléka. Camille a été tuée sur le coup. Elle avait 26 ans.
La carrière de photographe de Camille Lepage n'aura pas été longue : quelques semaines au Caire, en plein printemps arabe, puis un an au Sud Soudan, pendant lequel elle travaille pour l'AFP avant de devenir indépendante et finalement, la Centrafrique où elle a passé un peu moins de huit mois.

Lorsque Camille Lepage arrive à Bangui en octobre 2013, le pays est en train de basculer dans la guerre civile. En mars 2013, la Séléka, une coalition de groupes rebelles majoritairement musulmans, a pris le pouvoir par les armes. Depuis lors, ils multiplient les exactions. Dans la capitale, ils font régner la terreur. Chaque nuit, il y a des pillages, des assassinats. En province, c'est encore pire. Les Séléka brûlent les villages, forçant la population à se réfugier dans la brousse. En réaction, les villageois forment des milices d'autodéfense, les Anti-balaka, ainsi nommées à cause de leurs gri-gris censés les protéger des balles des kalachnikovs (« anti-balles-AK »).
Le 5 décembre, tout bascule. Les Anti-balaka attaquent Bangui. Ils sont repoussés par les Séléka qui se déchaînent alors contre la population civile. En deux jours ils tuent près

de mille personnes. Ces massacres précipitent l'intervention française. Le soir même du 5 décembre, le président Hollande annonce le début de l'opération Sangaris. Les troupes françaises se déploient dans les jours qui suivent… sans parvenir pour autant à arrêter la spirale de violence. Car tandis que les Français désarment et cantonnent les Séléka dans leurs casernes, la population chrétienne assoiffée de vengeance se retourne contre la communauté musulmane.

Camille Lepage a photographié tout cela. L'irruption de la violence, la tragédie, la folie meurtrière, la mort. Le 21 décembre, épuisée, elle rentre dans sa famille à Angers passer les fêtes de fin d'année sans pour autant se résoudre à abandonner la Centrafrique.

Elle y revient en février 2014. Alors que tous les journalistes quittent la Centrafrique et que l'attention de la communauté internationale se porte sur d'autres conflits, Camille cherche le moyen de travailler plus en profondeur. Elle essaie notamment de nouer des liens avec les Anti-balaka qu'elle aimerait raconter de l'intérieur. En mai, alors qu'elle est en déplacement dans l'ouest du pays, elle rencontre un jeune chef anti-balaka, Rocka Mokom, qui accepte qu'elle l'accompagne dans ses patrouilles à la frontière du Cameroun, dans une zone que se disputent plusieurs groupes armés. C'est là qu'elle trouvera la mort.

Fin 2016, la France a mis un terme à l'opération Sangaris. Pourtant la paix n'est pas revenue en Centrafrique.

Aujourd'hui encore, malgré la présence d'un fort contingent des Nations Unies, environ 80 % du territoire national est contrôlé par des chefs de guerre.

Aujourd'hui, cinq ans après la mort de Camille, l'enquête piétine. Aucune reconstitution des faits n'a été réalisée à ce jour. Le dossier d'instruction un temps perdu à Bangui a été finalement retrouvé, mais la perspective d'un procès reste incertaine. Malgré tout, la famille Lepage continue à se battre pour que l'affaire ne soit pas enterrée et qu'on puisse au moins identifier avec certitude le groupe responsable del'attaque.

Interview de Boris Lojkine, réalisateur parti sur les traces de cette passionnée du continent africain. (Fatoumata Diallo et Léo Pajon **: jeuneafrique** 16 novembre 2019)

C'est la première image du film : sous la bâche d'un 4×4, cinq corps, dont celui d'une femme blanche, Camille Lepage. Cette jeune photojournaliste a été tuée dans une embuscade le 12 mai 2014, alors qu'elle accompagnait un groupe de miliciens anti-balaka. Tout le reste du long-métrage de Boris Lojkine permet de comprendre en flash-back comment et pourquoi la jeune journaliste a été fauchée par une balle à seulement 26 ans.

« Camille » n'est pas une glorification posthume. L'inexpérimentation de la photographe, ses prises de risque frôlant l'inconscience font aussi partie du portrait complexe brossé par le réalisateur. Et le résultat est d'autant plus dérangeant qu'en utilisant des séquences vidéo de l'époque ainsi que des photographies réalisées par la journaliste, le cinéaste brouille les pistes de la fiction.

Camille – qui vendit aussi ses photos à Jeune Afrique – s'impose progressivement comme une héroïne singulière. Une Blanche, Française, à Bangui ; une femme jeune face à un cercle fermé – les reporters de guerre – de vieux baroudeurs ; une observatrice en quête d'humanité confrontée à la barbarie ; une idéaliste qui s'oppose aux diktats de l'actu, et qui reste en Centrafrique quand une rédaction lui conseille de partir couvrir un autre conflit en Ukraine.

À travers ce récit tragique, s'étendant sur quelques mois seulement, le réalisateur amorce une réflexion profonde sur ce qu'est le métier de photojournaliste. Peut-on couvrir longtemps un conflit en gardant une distance suffisante avec victimes et bourreaux ? La présence des journalistes encourage-t-elle certains crimes ? Jusqu'où doit-on aller pour témoigner de la folie de la guerre ? « Camille » ne donne pas de solution clé en main, et c'est aussi cela qui fait sa force.

Tel un plaidoyer, le réalisateur Boris Lojkine retrace, dans le film hommage « Camille », l'itinéraire de cette jeune femme pleine de fougue et d'humanisme dans une ville Bangui en pleine guerre civile. Pour Jeune Afrique, il revient sur la réalisation de ce film.

Jeune Afrique : **Quel a été le point de départ de ce projet de film sur Camille Lepage ?**

Boris Lojkine : Cela faisait longtemps que j'avais en tête de tourner un film sur les reporters de guerres et les conflits en Afrique. En découvrant la mort de Camille Lepage dans les journaux, en mai 2014, j'ai été frappé par la manière de travailler de cette jeune photojournaliste, son engagement envers un pays qui lui était inconnu : la Centrafrique. Camille était à la fois fonceuse et avait de l'empathie. Elle n'avait peur de rien et n'hésitait pas à suivre les groupes armés. J'ai senti une certaine proximité avec elle et ça a été le déclic.

La Centrafrique vous était-elle familière ?

J'ai passé beaucoup de temps en République démocratique du Congo (RDC) et j'ai une certaine proximité avec le continent puisque j'ai réalisé le film Hope qui raconte l'histoire d'un Camerounais et d'une Nigériane sur la route de l'Europe. Alors quand les parents de Camille ont accepté que je fasse ce film, c'est tout naturellement que je suis parti en Centrafrique afin de mieux connaître ce territoire.

Je m'y suis rendu la première fois en 2016, deux ans après la mort de Camille. J'y ai fait des recherches, rencontré des personnes qu'elle a côtoyées sur place. Cette phase préliminaire a été fondamentale pour la réalisation du film. C'est grâce à cette bible d'informations recueillies que j'ai commencé à écrire le scénario.

Comment êtes-vous parvenu à obtenir les autorisations pour tourner en Centrafrique ?

Quand je suis arrivé en Centrafrique en 2016, j'ai créé un atelier de Cinéma et documentaire à Bangui avec l'aide de l'Alliance française de développement (AFD) et les Ateliers Varan afin de former quelques jeunes aux pratiques cinématographiques. Lorsqu'il a fallu demander les autorisations de tournage, je suis allé voir directement le président Faustin-Archange Touadéra en lui présentant le travail que j'avais fait durant ces deux années et en lui

garantissant que le film « Camille » serait franco-centrafricain, avec une équipe et des acteurs issus du pays.

Qui sont justement les protagonistes du film ?
À part Nina Meurisse qui incarne Camille, tous les acteurs du film sont des Centrafricains. Une seule personne – l'actrice qui joue Leïla – avait eu quelques rôles dans le passé mais les autres comédiens n'étaient pas professionnels; la plupart d'entre eux travaillaient en tant que chauffeurs de taxi-motos. L'un d'entre eux était même un ancien combattant anti-balaka.
Comme le pays manque d'acteurs, nous avons lancé un appel d'offres sur différents médias pour les repérer. J'ai une préférence pour le casting « sauvage » car les débutants gardent une certaine spontanéité qui me séduit.

Comment assuriez-vous la sécurité de vos équipes ?
Une équipe de sécurité (policiers et gendarmes), parfois épaulée par la Minsuca, était déployée à chaque tournage. Ce dispositif a permis de faciliter le contact avec les locaux puisque nous allions en amont sur le terrain pour leur expliquer notre démarche. Mais la Centrafrique est encore en proie à de nombreuses tensions et le tournage s'est donc déroulé à Bangui pour des raisons de sécurité et de logistique. Les scènes de brousse étaient, elles, tournées à 20 kilomètres de la capitale.

Comment êtes-vous parvenu à retracer l'itinéraire de Camille dans le détail ?
Dans le film, il y a des scènes de fiction mais la plupart ont été reproduites à l'identique. Les archives des photos auxquelles j'ai pu avoir accès, grâce à la mère de Camille avec qui j'ai travaillé étroitement, ont été un élément crucial pour la reconstitution des faits, le choix des décors, des costumes, et des actions. Nous avons également eu recours à des témoignages de familles, amis et journalistes que Camille a côtoyés lors de ses missions en Centrafrique.

Où en est le procès des assassins de Camille ?
Malheureusement, le temps joue en la défaveur de Camille et le procès n'a pas encore été ouvert. À la suite de sa mort, les enquêteurs français se sont rendus à Bangui et ont pu interroger un certain nombre d'individus, notamment l'un des rescapés de l'embuscade qui a causé la mort de Camille. Mais à cause de la zone estimée trop dangereuse et du manque de moyens en Centrafrique, ils n'ont pas mené d'enquête de proximité qui aurait pu mettre un nom sur les groupes armés responsables de sa mort.

Le film est éclairé de bout en bout par la prodigieuse interprétation de Nina Meurisse, dont le mélange de candeur et de sauvagerie, de fragilité et de puissance, bouleverse.
(Jérôme Garcin : Le Nouvel Observateur)

Qui d'autre aurait pu jouer Camille ? (Extrait du dossier de presse)

Il y a d'abord cette incroyable ressemblance physique entre Nina et Camille, qui m'a frappé tout de suite et qui a troublé jusqu'à la famille Lepage. Nina porte en elle ce mélange de naïveté et de détermination qui est pour moi la définition du personnage. D'un côté elle a ce grand sourire lumineux, ce visage aux pommettes hautes, cette joie enfantine. De l'autre, elle dégage une grande force morale, une véritable intériorité, une profondeur.

J'avais tourné Hope, mon premier film de fiction, avec des comédiens non professionnels castés parmi les communautés de migrants. Mon travail avec Nina a été ma première collaboration avec une actrice, et j'avais un peu peur. Peur que Nina reste Nina et ne soit pas Camille. Peur de ne pas retrouver la même vérité que dans Hope.
Nina s'est énormément préparée pour le rôle. Elle a beaucoup lu sur Camille, sur la Centrafrique, sur le métier de photojournaliste. Elle s'est mise sérieusement à la photo, elle a pris des cours, elle est allée travailler avec des photographes de l'AFP. Et puis elle est venue en Centrafrique. Elle avait beau s'y être préparée, elle ne s'attendait pas à cela. Le tournage a été dur pour elle. Physiquement c'était très éprouvant. De longues journées, la chaleur, de nombreuses scènes de foule où elle a été mise à rude épreuve. Et peu d'assistants pour lui rendre les choses plus douces, plus faciles.
Ce qu'elle a fait, peu de comédiennes auraient pu le faire.
Moi je ne cessais de lui répéter : « plus dur, plus dur ». Parce que je sais pour l'avoir vécu que dans un pays aussi pauvre que la Centrafrique, on est sans cesse sollicité, sans cesse obligé de négocier, obligé d'expliquer qui on est, ce qu'on fait là. Il faut aller au contact, faire face. On s'endurcit, on se forme une carapace. Cette dureté me semblait la clé de la crédibilité du personnage.
A aucun moment je n'ai eu l'impression de voir une actrice. Et pourtant elle traverse toutes sortes d'états. Elle rit, elle pleure, elle se met en colère, elle est bouleversée. Ces états, Nina les a vraiment traversés. Comme elle aime le dire pour parler de son expérience : « la Centrafrique m'a déplacée. »

« Camille », le destin tragique d'une photoreporter

(**Laurent Larcher : La Croix** : 15 octobre 2019**)**

Le réalisateur Boris Lojkine dresse le portrait sensible et nuancé de Camille Lepage, photographe indépendante tuée en Centrafrique à l'âge de 26 ans. Prix du public au Festival de Locarno, le film est une plongée dans la réalité de ce métier et du conflit centrafricain sous le regard d'un cinéaste concerné.

Camille est un film, bien sûr. Et c'est ainsi qu'il faut le voir, même lorsque l'on a connu de près la personne devenue le personnage de cette fiction, même lorsqu'on a couvert côte à côte la crise centrafricaine. Camille Lepage était une jeune photoreporter indépendante qui a travaillé dans ce pays d'Afrique centrale entre le mois d'octobre 2013 et le mois de mai 2014, avant d'être tuée d'une balle dans la tête dans l'ouest du pays alors qu'elle suivait un groupe d'anti-balaka. Elle avait collaboré à La Croix, en décembre 2013, accompagnant son envoyé spécial pendant une semaine. Ensemble, ils avaient essayé de raconter la guerre des communautés, la haine et l'effroi, et parfois, les gestes de paix et de solidarité qui se déroulaient sous leurs yeux, sur fond d'intervention de l'armée française.

Le réalisateur évite le piège de l'hagiographie

Le cinéaste Boris Lojkine (Hope) a découvert Camille en apprenant sa mort. Il s'est vite intéressé à cette jeune femme, à sa manière de s'immerger dans ses sujets. Il en propose ici un portrait fidèle, tout en nuance et sensibilité, évitant le piège de l'hagiographie, rendant compte des réalités brutales d'un métier rude dans un contexte d'hyperviolence. Une réussite qui doit beaucoup aussi à l'interprétation de Nina Meurisse.

Elle est de tous les plans, ou presque. Juste dans ce rôle d'une jeune Blanche de la classe moyenne habitée par le désir impérieux de faire voir les oubliés d'une guerre contemporaine. Et qui se heurte à l'altérité du monde qu'elle couvre, à la violence extrême, au journalisme de guerre.Avec une économie de moyens, la jeune comédienne réussit à imprimer sur son visage le désarroi, la volonté, la générosité de la photographe débutante. Ainsi, dans la scène où elle débarque au Festival de photojournalisme de Perpignan : quelques plans et gestes suffisent pour raconter la solitude du novice dans un monde où il n'est pas attendu, où il n'a pas de place et où il doit la prendre.

Faire sa place dans le monde

La place, faire sa place, trouver sa place… c'est peut-être le vrai sujet du film, au-delà de ce qu'il tente de dire de la guerre, de la Centrafrique, de la violence et de ce que l'on en fait. Camille en photographiant les autres, en vendant ses photos, cherchait non à dominer, comme certains de ses confrères, mais sa place dans un monde qu'elle découvrait et qu'elle voulait faire connaître.

Ce que Boris Lojkine et Nina Meurisse évoquent très bien dans une autre scène clé : celle de ces premiers corps allongés dans l'herbe. Comment être devant eux ? S'approcher, reculer, cadrer, déclencher l'obturateur. Et puis comment faire et être avec les autres photographes, les reconnus ?

Pour ceux qui connaissent les grands films consacrés aux reporters de guerre comme Under Fire de Roger Spottiswoode, Salvador d'Oliver Stone, ou encore Harrison Flowers d'Élie Chouraqui, le film de Boris Lojkine pourra apparaître un peu trop sage. De même qu'au regard de ce qu'a été la Centrafrique en 2013-2014 et ce qu'elle continue à être aujourd'hui.

La question de la représentation de la guerre

L'exemple le plus parlant est une éprouvante scène de lynchage. Le réalisateur l'effleure. Visiblement, il n'ose pas tout raconter, en premier lieu la jouissance orgasmique de la mise à mort. Il détourne son regard. On comprend, pour avoir été témoin de telles scènes, combien elles sont difficilement montrables, et les questions posées par leur représentation. D'autres ont cependant essayé comme Sergei Loznitsa qui dans Donbass évoque ce mélange de haine, d'entraînement collectif et de purge générale.

Boris Lojkine semble vouloir ménager ceux qu'il représente, son public et, sans doute, lui-même. Mais voilà, montrer une guerre sans montrer le vrai visage des tueurs, sans traumatiser le spectateur et sans perdre ses repères, est-ce montrer la guerre ? Non, mais c'est faire du cinéma.

Un dernier regret est l'absence d'un point de vue plus politique sur cette crise : si ce n'est sur la Centrafrique, du moins sur l'intervention militaire française. Elle a eu pourtant des effets sur les violences intercommunautaires. Boris Lojkine n'a pas osé, ou voulu se confronter à cette réalité. À la différence des envoyés spéciaux de l'époque, Camille comprise.

"Camille", film puissant sur Camille Lepage, jeune reporter-photographe tuée en Centrafrique (**Jacky Bornet –** Rédaction Culture France Télévisions – 16 octobre 2019)

Ancienne colonie française, la République centrafricaine ou la Centrafrique, connaît depuis son indépendance en 1960 une histoire mouvementée. Son point culminant fut la guerre civile qui secoua le pays en 2013-2014, alors que les différentes factions continuent à se massacrer mutuellement. En 2014, trois journalistes étaient tués par des milices, dont Céline Lepage, reporter-photographe française de 26 ans.

Boris Lojkine signe un deuxième long métrage puissant, avec dans le rôle de Camille Lepage Nina Meurisse (L'Effet aquatique), prix d'interprétation féminine au Festival du film francophone d'Angoulême. Le film a par ailleurs remporté le prix du public au Festival de Locarno et celui du scénario à Namur. Des consécrations très méritées.

Cinéma vérité

En 2013, Camille, jeune reporter-photographe, quitte le giron familial pour couvrir la guerre civile qui se prépare en Centrafrique. Débarquée dans un pays qu'elle ne connaît pas, elle se prend de passion pour la jeunesse de cet Etat et le drame qui s'y joue, dans l'indifférence de la communauté internationale. Elle va se confronter aux rivalités entre milices qui multiplient les massacres réciproques, et va en devenir une victime collatérale.

Avec Camille, Boris Lojkine, venu du documentaire (Les âmes errantes, 2005), adhère à un cinéma vérité. Mais il joue ici plus avec les canons du reportage de guerre qu'avec ceux d'un film didactique. Caméra portée, le réalisateur se met dans les conditions d'un reporter d'images pour capter l'odyssée de son héroïne. Il ne fait pourtant pas "à la manière de", mais opte pour un vrai choix de mise en scène, maîtrisé et cohérent avec son sujet.

Trois niveaux de lecture

Nina Meurisse porte à bout de bras Camille à laquelle elle offre une interprétation remarquable, en traduisant son idéalisme, sa fougue, et son dévouement à une profession, qu'elle assimile à une mission. Celle de porter aux yeux du monde ce qu'il refuse de voir. Ses rapports avec les rares journalistes sur place ne sont pas anodins : elle est reléguée au rang de sous-fifre qui fait ses armes, en recevant un minimum d'aide de leur part, mais ces collègues la reconnaissent quand elle a de bonnes sources.

Les autres comédiens, occidentaux ou centrafricains, sont tout autant habités. Ils participent à la véracité d'un film juste, dénué de tout lyrisme. Il n'en touche pas moins au plus profond le spectateur par la maîtrise de Boris Lojkine de son sujet, très documenté, et son empathie communicative pour Camille Lepage. Sobre dans son dénouement tragique, le film a plusieurs niveaux de lecture. Historique sur la Centrafrique, documentaire sur la profession de photographe de guerre, dramatique, tant la tension ne cesse de croître jusqu'à sa résolution. Bouleversant.

Boris Lojkine évoque les éternels débats qui agitent les journalistes de guerre. Plus important, il met en scène l'effet de leur présence sur les protagonistes d'une histoire qui n'est pas celle des témoins. **(Thomas Sotinel : Le Monde)**

Le film ne se départit pas d'un axe programmatique, arrimé aux codes scénaristiques du biopic type « destin tragique » refermant trop d'œillères sur le chemin de Camille. **(Paola Raiman : Les Cahiers du Cinéma)**